

La nouvelle Trinité

Technique, science et économie

••• **Jan Marejko**, Genève
Philosophe et journaliste

S'il y a une chose qui frappe dans les films de science-fiction de ces vingt dernières années, c'est le rôle qu'y joue la biotechnologie. On y voit des cyborgs (organismes cybernétiques), des mutants qui ont subi un processus de transformation de leur corps si profond qu'ils ne sont plus humains, ou encore des déformations effrayantes de la peau et du visage. On ne saurait mieux montrer que la technique n'est pas seulement un moyen au service de l'homme qui resterait semblable à lui-même à travers les siècles, mais qu'elle a le pouvoir de changer sa substance même. En termes théologiques, la technoscience a un pouvoir eucharistique. Cette formule choquera. Elle est inadéquate dans une certaine mesure, ne serait-ce que parce qu'un changement de substance, dans la tradition chrétienne, conduit à un corps de gloire, tandis que, dans la modernité, elle conduit à un corps non humain, terrifiant, souvent satanique, parce que non lié à une alliance. Il n'en reste pas moins qu'il vaut la peine de prendre conscience de cette analogie entre la technoscience et ce que promet une hostie, à savoir un changement substantiel et relationnel. La plus profonde similitude entre technoscience et eucharistie se situe au niveau de ce que tout être humain espère plus ou moins obscurément dans le cours de son existence : un changement substantiel.

Nous vivons encore beaucoup trop sous l'influence de l'anthropologie qui découle des fondements de l'économie moderne : l'homme serait un être de besoins ; lorsque ces besoins seront satisfaits, il vivra heureux et en harmonie avec ses semblables.

La réalité est que l'homme n'est pas un être de besoins ou, pour être précis, n'est pas *qu'un* être de besoins. Mais même lorsque nos contemporains le concèdent, ils placent les aspirations plus nobles, qui pourraient dépasser ces besoins, au-dessus d'eux, comme une cerise sur le gâteau. Dès lors, nous restons dans le paradigme de l'économie classique avec, d'abord, la nécessité de répondre aux besoins des gens et, ensuite, la mise en place de politiques qui puissent répondre à ces nobles aspirations.

C'est complètement faux, absurde et surtout trompeur. En réalité, on se demande comment cette anthropologie, cette vision de l'homme, a pu perdurer après deux guerres mondiales, la Shoah et le goulag. Si les hommes voulaient seulement voir satisfaits leurs besoins élémentaires, pour ensuite se rendre aux Sommets musicaux de Gstaad ou au Festival de Verbier, et là se laisser bercer par les mélodies de Mozart ou les dissonances d'Alban Berg, il y a longtemps qu'ils se seraient mis d'accord pour construire un monde leur permettant... Jamais l'être humain ne se

Si l'être humain n'était guidé que par ses besoins, s'il n'était qu'un « homo œconomicus », le bonheur lui serait plus simple. Or il est habité par un désir d'infini qui le pousse à espérer un changement substantiel. La science moderne nourrit, à son corps défendant, ses soifs messianiques, ses aspirations à se libérer de la mort. Jan Marejko met en garde contre cette imposture.

serait lancé dans des guerres et des conquêtes en y prenant le risque de la mort. Jamais il n'aurait prêté attention à ce que lui ont dit des prophètes, des sages, le Christ ou Bouddha.

Du besoin au désir

Pour comprendre ce qui nous arrive, nous devons vite jeter à la poubelle cette représentation de l'homme comme *homo œconomicus*. Mais ce n'est pas facile dans le déluge d'allusions à nos ancêtres les chimpanzés et la réduction de l'humanité à une entité qui cherche à s'adapter à son environnement.

Que les biologistes se penchent sur les traits que nous pouvons avoir en commun avec tel ou tel singe, pourquoi pas ? Que des sociologues discutent gravement de la violence chez les jeunes, estimant qu'elle pourrait diminuer à partir de politiques de prévention grâce à des fonds publics, pourquoi pas ? Reste qu'il est très difficile de voir comment, si nous étions proches des singes, nous aurions changé notre environnement au point

de voir notre planète étouffer dans un nuage de CO₂ ou exploser dans une conflagration nucléaire. Quant à la violence, on se demande bien pourquoi des politiques préventives n'ont pas été mises en place lorsqu'un Hitler ou un Staline montait en puissance.

On pourrait aller encore plus loin en soulignant qu'à considérer l'homme comme un grand singe ou quelque organisme cherchant à s'adapter, on le méprise dans sa grandeur et sa misère. Mais brisons là. Nous entrerions dans une polémique stérile et misérable, comme celle qui oppose darwinistes et créationnistes. L'essentiel est ailleurs. Pour rejeter profondément le modèle de *l'homo œconomicus*, il faut surtout casser la représentation binaire que nous nous faisons de nous-mêmes avec, en bas, des instincts animaux et, en haut, un intellect qui modère ces instincts et nous aide à nous adapter au monde tel qu'il est. En réalité, ce qui spécifie notre humanité est que notre vocation la plus profonde ne consiste pas à nous adapter à la réalité, mais à la dépasser. En d'autres termes, nous n'avons pas que des besoins mais des désirs ou, pour mieux dire, un désir d'infini.

Ce désir, comme le savent bien les psychanalystes, nous ne le satisferons jamais (l'infini nous échappe sans cesse, comme un mirage) mais nous ne pouvons pas non plus nous empêcher de chercher à le satisfaire. De deux manières : soit en le niant et en nous convainquant qu'en acceptant le monde tel qu'il est, avec quelques glissades sur la neige ou sur une plage, nous goûterions à un bonheur absolu ; soit en exacerbant ce désir d'infini au point de basculer dans une forme de fondamentalisme révolutionnaire ou religieux.

Alex Murphy, devenu
« Robocop » (1987)



Mais que l'on nie ou exacerbe son désir d'infini, on reste un fils ou une fille de la modernité. En effet, que nous en soyons conscients ou non, nous attendons de la technoscience et des progrès matériels qu'elle semble promettre, qu'elle change si profondément notre situation que nous jouissions davantage de l'existence, que nous goûtions pleinement à la vie, que nous cessions de connaître cette hémorragie ontologique si bien repérable - comme Jean-Paul Sartre l'a souvent souligné - dans les transports publics.

La promesse faustienne

En outre, si la vie, la vraie vie, est énergie, la civilisation moderne, tout entière fondée sur l'énergie et les possibilités qu'elle nous offre de dépasser les limites de la condition humaine, encourage cette aspiration à la plénitude en chacun de nous. La promesse faustienne ou prométhéenne de dépasser ces limites a obsédé et obsède encore les modernes. Comme nous avons eu tort de nous réjouir de la chute du mur de Berlin ! Certes, le communisme était une abomination et sa disparition bienvenue. Mais comme le soulignent tous les poètes, écrivains et philosophes venus de l'Est, l'Occident (ce mot est vague, mais il en faut bien un) n'a pas saisi cette occasion pour réfléchir à son histoire et à la raison pour laquelle tant de ses intellectuels ont adhéré à une doctrine qui a conduit à l'extermination d'au moins 20 millions

de personnes entre 1918 et 1968¹ dans la seule Russie.

A partir de la thèse soutenue dans ces lignes, cette adhésion est facile à comprendre. Souvenons-nous ! Que proposait le marxisme ? De supprimer toute aliénation en aidant l'homme à réaliser son essence dans une histoire dont le moteur était une économie en croissance, stimulée par la technique et les sciences, sans oublier évidemment la lutte des classes. En termes un peu sophistiqués, ceux de Gilbert Hottos, la technique a été considérée dans le marxisme comme « l'instrument historique de l'eschatologie de l'humanité ».²

Dans le marxisme et aujourd'hui dans nos sociétés avancées ! De ce point de vue, aucun mur ne s'est écroulé. Après 1989, nous avons continué à croire que l'histoire, stimulée par la technoscience, allait permettre de mieux nous réaliser. Avec moins de fanatisme et plus de douceur que dans les régimes communistes, mais à partir du même fond : une progressive transsubstantiation de notre nature qui nous permettrait de connaître une joie sans limites et sans terme.

Le pire est que nous n'avons pas pris la mesure de la perpétuation de cette foi en une libération de l'homme par l'homme. La logique eschatologique à l'œuvre dans les sociétés développées est restée souterraine. Tout au plus la voyons-nous surgir, comme autant de geysers, ici et là dans notre vie quotidienne. Par exemple, la célébration de la vie comme valeur suprême, ce qui signale soit une imposture, soit de la bêtise, et en tout cas un mépris pour tous ceux qui se sont battus pour de réelles valeurs, comme la liberté ou la justice. Ou encore, la manière dont la science est devenue une idole qui abrutit plus qu'elle n'éclaire.

1 • Je prends 1968 comme date de référence car c'est l'année où a été publié l'ouvrage de **Robert Conquest**, *The Great Terror* (Londres).

2 • **Gilbert Hottos**, *Le signe et la technique : la philosophie à l'épreuve de la technique*, Aubier, Paris 1984, pp. 50-53.

« Presque tout ce qui distingue notre époque des précédentes en bien comme en mal, nous le devons à la science... Notre vie quotidienne et notre organisation sociale tout entières sont ce qu'elles sont à cause de la science... »
Bertrand Russell,
 (1948)

Grâce à elle, nos contemporains croient qu'ils sont entrés dans un processus de transfiguration. Le problème, comme avec toutes les idolâtries, est qu'ils y croient et n'y croient pas, un peu comme les communistes soviétiques dans les deux dernières décennies de leur régime ou les Chinois aujourd'hui avec les restes du culte de Mao.

Est-ce grave ? Difficile de répondre. C'est indubitablement une forme de schizophrénie et l'on sait à quelles perversités peuvent conduire les désordres psychiques. Par exemple, une folie furieuse pour ne pas s'avouer à soi-même qu'on ne croît plus aux vertus eucharistiques de la technoscience.

Cette possibilité est à prendre au sérieux pour deux raisons. D'une part, la célébration idolâtre de la vie va devenir de plus en plus problématique avec l'explosion des coûts de la santé dans des sociétés vieillissantes et en déclin démographique. Un jour viendra où les coûts de ce vieillissement deviendront insupportables et où il faudra bien regarder la mort en face. D'autre part, la diminution des réserves d'hydrocarbures, inéluctable quelque part entre 2010 et 2020 : nous devons alors abandonner notre foi en une technoscience prométhéenne capable de nous libérer de toutes les limites inhérentes à la condition humaine.

Lutter contre l'idolâtrie

Y a-t-il un remède ? Oui, et comme toujours on le trouve dans un effort de lucidité. Si un large débat s'ouvrait sur la nature de ce désir d'infini qui habite toute créature et sur les formes prises par ce désir pour trouver à se satisfaire, il est probable qu'une partie au moins du culte idolâtre pour la technoscience disparaîtrait. Malheureusement, nous ne

pouvons nous faire trop d'illusions. Les puissances médiatiques et culturelles à l'œuvre pour nous convaincre que nous sommes en route pour un avenir radieux paraissent encore plus invincibles qu'aux plus beaux jours du communisme.

Cependant pour chaque Goliath, il s'est toujours trouvé un David. Nous pouvons tenter de lui préparer le terrain, sur un mode plus socratique que prophétique. Socrate, pour autant que nous puissions en juger, se plaisait à mettre ses interlocuteurs en contradiction avec eux-mêmes. Nous pouvons le suivre, non seulement dans un débat, mais aussi dans le regard que nous portons sur nos sociétés obsédées par la technoscience et ses potentialités.

Ce qui saute aux yeux est qu'elles sont installées dans une énorme contradiction. D'un côté, elles se veulent réalistes en voyant dans l'homme un élément comme un autre du cosmos : un peu plus compliqué, c'est vrai, mais pas substantiellement différent de tout ce qui l'entoure. D'un autre côté, c'est juste l'inverse : elles attendent de la technique et de la science qu'elles nous permettent d'assouvir nos soifs messianiques.

Plus la science s'acharne à nous montrer que nous sommes à peine différents des mouches (notre ADN serait très proche du leur), plus elle nous promet (à son corps défendant aux yeux des meilleurs chercheurs) un avenir radieux où nous serions libérés des lourdeurs de notre condition. Il y a là, en puissance, une possible explosion, au plan culturel, qui pourrait remettre l'église au milieu du village, si l'on peut dire.

J. M.